

La résurrection : réalité ou symbole ?

[Conférence faite au Café Théologique de Montpellier, le 25 novembre 2003]

I / Les mots

Résurrection renvoie au latin *resurgere*, qui veut dire « se mettre à nouveau (re) debout », « se dresser à nouveau » ou « se re-dresser ». La traduction littérale serait alors « action de resurgir ». On pense aussi à « résurgence ». *Surgere* a donné « sourdre », et « source ». Le verbe est intransitif en français.

Cependant le petit Robert donne à « résurrection » : « Action de *ressusciter*, retour de la mort à la vie ». Il confond allègrement les deux mots, résurrection et *ressuscitation* (ancien mot pour « action de ressusciter »). Or le sens n'est pas le même. « Ressusciter » renvoie au sens où on l'entend aujourd'hui, intransitif, au latin *resuscitari*, « être réveillé ». Ce mot est en latin un passif.

Il y a un grave danger 1/ à voir derrière eux toujours un verbe excluant le passif, et 2/ surtout, à confondre le sens des deux mots.

« Résurrection » ne traduit que qu'imparfaitement le grec *anastasis*. Action de se dresser, ou d'être redressé (*anistèmi* : je mets debout). Et l'idée de « ressusciter » ne répond que partiellement au grec *egersis*, action de se réveiller ou d'être réveillé (*egeirô* : « je réveille »). En grec, ces deux mots laissent tout à fait la place à la possibilité du passif (on me redresse ou on me réveille) – cf. Ac 13/34 : « Dieu l'a redressé, *anestèsen*, d'entre les morts » ; et Ac 13/30 : « Dieu l'a réveillé, *egeiren*, d'entre les morts ». Je pense qu'au fur et à mesure que la figure de Jésus a grandi, on a dit qu'il s'était dressé tout seul, *motu proprio*. D'où la formule du Credo : « Et il se dressa le troisième jour... ». Comme on a pu dire, toujours dans le Credo, qu'il monta au ciel, en transformant ce qui dans les Actes (1/9) n'est qu'une assomption, en ascension. L'humanisme héroïque a gagné ce que la soumission à Dieu a perdu. Au miracle fait par le Dieu chrétien on opposera l'incapacité où est le Zeus antique, qui ne peut contre le destin ressusciter son fils Sarpédon.

Mais plus grave peut-être est la confusion qu'on a faite entre le réveil et le redressement. Voici la traduction à partir du grec de Mt 27/52-53 (c'est juste après la « mort » de Jésus) :

Les tombeaux s'ouvrirent, les corps de nombreux saints couchés là furent réveillés (*ègerthèsan*) sortis des tombeaux, après son réveil (*egersis*), ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre de gens.

Mais à partir du latin (Vulgate), on doit traduire :

Les tombeaux s'ouvrirent, les corps de nombreux saints couchés là se redressèrent (*surrexerunt*) sortis des tombeaux, après son redressement (*resurrectionem*), ils entrèrent dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre de gens.

Constamment Jérôme ne fait pas de différence entre les deux mots *anastasis* et *egersis*, qu'il traduit par le même mot *resurrectio* (comparer par exemple le texte grec et latin de Mt 17/9 et de Mt 26/32). Ce qui l'intéresse, c'est une vision non symbolique (que permet encore l'idée d'« éveil »), mais réelle et effective, matérielle ou factuelle, du redressement. La vision est héroïque quand il s'agit du redressement de Jésus. Mais tragique ou terrifiante quand il s'agit d'évoquer celui de la créature. Comme il se voit dans le *Dies irae* :

*Mors stupebit et natura
Cum resurget creatura
Judicanti responsura...*

La Mort sera stupéfaite et la nature
Quand se redressera la créature
Pour répondre en judicature...

C'est, comme en un film d'horreur, le « retour des morts vivants ». L'Occident se complaît dans le factuel, le matériel. Il voit la résurrection, non comme une transformation spirituelle, un changement intérieur, le retour à la vie (ou à lui-même) d'un vivant, mais comme la réanimation d'un cadavre. La restitution à l'identique, *ad integrum*, de ce corps qu'on connaît pour, le voyant, être le sien.

Dans la façon de comprendre la « résurrection de la chair », affirmée dans le symbole des Apôtres, il y a en Occident des niaiseries littérales. Ainsi Augustin, lisant dans l'écriture que tous nos cheveux sont comptés, se demande si nous ressusciterons avec tous nos cheveux, y compris tous ceux qui nous ont été coupés depuis notre naissance (*Cité de Dieu*, livre 22, chap. 19). Et Tertullien, lisant qu'en enfer il y aura des pleurs et des grincements de dents, affirme qu'il faut bien que nous ressuscitions avec nos yeux et nos dents, pour que nous puissions pleurer et grincer des dents.

On oublie que l'Écriture parle d'un « corps spirituel » (1 Co 15/42-44). C'est de cela que parle Baudelaire : « Ta chair spirituelle a le parfum des anges... » C'est de la théologie, et non une licence poétique. Et sur ce « parfum », il faut penser à l'« odeur de sainteté », qui aussi est théologique.

L'Orient chrétien, et ce n'est pas pour rien qu'il se base sur le grec, non le latin, est beaucoup plus subtil et fin. Origène par exemple voyait la résurrection comme une force formatrice, une spiritualisation du corps, une sorte de sublimation de la chair. En cela il se situait beaucoup plus du côté de l'« éveil », que du « redressement ». Vous savez bien que tous les matins nous nous éveillons *avant* de nous mettre debout – exception faite des somnambules... L'« éveil », on le sait est essentiel dans le bouddhisme, et *Bouddha* signifie

« Éveillé ». C'est ce que veut dire le prénom *Grégoire* (qui le sait encore, surtout s'il nomme son enfant Gregory ?). En tout cas nous préférons, sinon Anastase, du moins Vincent, ou Victor, et nous voyons en Jésus, non un sage intérieurement éveillé, mais un héros, celui qui a vaincu la mort. Voyez le « jeune athlète » de Vigny dans ses *Destinées*, ou le Christ-Rambo de la Chapelle Sixtine...

II / Les textes : hésitations et manques

Très tôt, remarque Pierre Larousse en son *Dictionnaire encyclopédique*, le doute a tarauté les disciples. Et les exemples sont très nombreux dans les ms où le « d'entre les morts » (*ek nekron*) ne figure pas après « il s'est redressé (ou réveillé) ». S'il figure bien dans le Symbole des Apôtres, il ne figure pas dans celui de Nicée. Il y a des réticences qui sont bien instructives. Nicée même ne parle pas de la *mort* de Jésus. Bien sûr, les docètes se sont engouffrés dans de telles failles.

Je vais donner quelques exemples de textes « caviardés », où des interpolations ou ajouts postérieurs font perdre l'essentiel du sens qui était spirituel ou symbolique, au bénéfice d'un seul sens « réel » ou littéral, à mon avis totalement aplatissant. Je mets entre crochets le passage ajouté.

Lc 24/3 elles entrèrent, mais ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. 4 Comme elles étaient perplexes à ce sujet, voici que deux hommes se présentèrent à elles en habits resplendissants. 5 Toutes craintives, elles baissèrent le visage vers la terre ; mais ils leur dirent : Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? 6 [Il n'est pas ici, mais il est ressuscité]. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé, lorsqu'il était encore en Galilée 7 et qu'il disait (*legôn hoti*) : il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs qu'il soit crucifié et qu'il se redresse le troisième jour. 8 Et elles se souvinrent des paroles de Jésus. 9 Du tombeau elles s'en retournèrent pour annoncer tout cela aux onze et à tous les autres.

[Comp. Lc 24/46 : « Et il leur dit : 'Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait, et qu'il ressusciterait [d'entre les morts] le troisième jour...' ». Ce « d'entre les morts » est absent du Codex de Bèze et des Vieilles latines].

Ce « Il n'est pas ici, il est ressuscité » a selon toute probabilité été ajouté au texte initial, qui était fort subtil, et qui ne s'occupait pas, selon une logique « humaine », de s'assurer de la « réalité » des choses. Le seul texte sûr et fin est la fin du verset 5 : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? », qui autorise évidemment une lecture symbolique de l'épisode (quand vraiment sommes-nous vivants, et quand morts, même dans nos vies ?), et celle du verset 6, le rappel des paroles passées de Jésus, que nous devons garder (« Souvenez-vous de ce qu'il vous disait, qu'il fallait que... etc. »). Ce ne sont pas là aussi des paroles d'*hommes*, ordinairement curieux de faits, mais de deux *Anges*, et ceux-là sont occupés, on le sait, non de réalité (factuelle), mais de *vérité* (vitale). Telles sont aussi nos intuitions les plus profondes, dont les Anges ici ne sont que des métaphores.

Si l'on y croit, cela est. « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » est une question-miroir. Analogue au « Qui dites-vous que je suis ? » (Lc 9/18 ; 9/20). Tel nous le dirons, tel il sera. La réponse est laissée à celui qui l'entend. Il en sera comme il le décidera. C'est mieux que toute affirmation. Ensuite vient notre part de mémoire : « Rappelez-vous comment il vous a parlé, etc. ». À rapprocher le passage des Pèlerins d'Emmaüs, en Lc 24/32 : « Notre cœur ne battait-il pas au-dedans de nous, quand il nous expliquait les Écritures ? » Simple incarnation de paroles entendues, ou de la Parole intériorisée, méditée, vécue. Interrogation et mémoire de la Parole, du Texte, sont les seuls facteurs ici : et notre responsabilité. En nous est la réponse. Cela n'a rien à voir avec la constatation factuelle d'un miracle.

De même, le « Selon les Écritures » qui accompagne le « Il se dressa le troisième jour » dans le Symbole de Nicée nous éclaire sur les rapports secrets et subtils entre le Texte et la Vie (différence avec le Symbole des Apôtres, où « il se dressa d'entre les morts », oubliées les Écritures, est un événement factuel, présenté comme magique, surnaturel, tout à fait inouï, donc à mon avis totalement infantilisant). Aucune autre garantie ici pour nous que ce que nous avons lu : le Texte ou la Parole nous préfigurent, existent en vérité (et non factuellement), si nous leur faisons crédit (on m'a parlé à cet égard de « symbolofidéisme »). Rien de plus, mais aussi, si on y réfléchit bien, rien de davantage à hauteur d'homme. Difficile d'être plus prudent, plus subtil, et plus profond. Dans la vie, c'est seulement le souvenir qui permet d'avoir un avenir.

Qu'on fasse l'expérience : qu'on lise ce passage avec la phrase entre crochets, et sans. On verra deux textes opposés. Sans elle : appel à l'intelligence symbolique (ne soyons pas des « morts-vivants »), et mémoire seule garantissant les choses – foi, ou confiance nous accompagnent. Avec : affirmation surnaturelle et miraculeuse, qui peut rassurer d'abord, mais au fond aliène et infantilise – crédulité. La plupart de nos bibles ne font pas mention de la première version (exception pour une note de la TOB : « Quelques témoins anciens omettent cette phrase » – éd. 1997, p.2530). C'est pourtant la version reçue, à peu près la seule accessible au croyant, qui par son affirmation d'une réalité physique constatable (« Il n'est pas ici, etc. »), et donc son refus d'une mort et d'une résurrection seulement symboliques, éveillera ensuite par réaction, chez les esprits rationnels, doute, ricanement, dénonciation. Religion « opium du peuple »... – Mais peut-être ne l'est-elle que si on la pense *littéralement*.

Dans le passage de Lc 24/6, certains manuscrits ajoutent même, ensuite, après « ressuscité », « des morts », ce qui augmente encore la vision littérale de la scène (« des morts » est ajouté dans le Codex Colbertinus). Si grand est le matérialisme des esprits... Et comme évidemment le texte reçu se donne comme *le* texte, celui qui le lit, qui n'a le plus souvent ni notes ni relevé de variantes, n'a plus les moyens de penser lui-même. La prédication fait son rôle : par exemple dans « Il faut, disait-il, que le Fils de l'homme soit livré aux mains des hommes pécheurs », du verset 7, plus personne ne voit que le mot « pécheurs », qui ne

figure pas dans de très anciennes versions, a pu être ajouté au texte initial, pour « expliquer » l'inexplicable : que le Fils de l'homme soit généralement livré aux mains *des hommes...* (« pécheurs » est absent dans le Codex de Bèze, et dans plupart des Vieilles latines).

Autre exemple, où on voit bien la différence entre le littéral et le symbolique :

Mt, 22/23-32 Le même jour, les Sadducéens, qui disent qu'il n'y a pas de résurrection (*anastasis*), s'approchèrent de Jésus et lui posèrent cette question : Maître, Moïse a dit : Si quelqu'un meurt sans enfants, son frère épousera la veuve et suscitera une descendance à son frère. Or, il y avait parmi nous sept frères. Le premier se maria et mourut, et comme il n'avait pas d'enfants, il laissa sa femme à son frère. Il en fut de même du deuxième, puis du troisième, jusqu'au septième. Après eux tous, la femme mourut. A la résurrection, duquel des sept frères sera-t-elle donc la femme ? Car tous l'ont eue. Jésus leur répondit : Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne comprenez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. Car à la résurrection (*anastasis*), les hommes ne prennent pas de femmes, ni les femmes de maris, mais ils sont comme les anges de Dieu dans le ciel. Pour ce qui est de la résurrection des morts (*anastasis nekrôn*), n'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit : Moi, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob ? Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

Les sadducéens se situent dans une perspective littérale, celle de la résurrection *post mortem*. C'est pourquoi ils emploient le futur : « duquel des sept frères sera-t-elle (*estai*) donc la femme ? ». Mais Jésus se situe dans une perspective symbolique, ou « éternitaire », et c'est pourquoi il emploie le présent : « Car à la résurrection, les hommes ne prennent pas de femmes, ni les femmes de maris (*oute gamoûsin oute gamizontai*), mais ils sont (*eisin*) comme les anges de Dieu dans le ciel ». Cette différence permet sûrement de penser une résurrection dès ici-bas. Mais elle est si inhabituelle ou si difficile à comprendre, que certaines traductions alignent dans les deux cas des futurs, au mépris du texte : « ne prendront pas de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront, etc. » (Segond, Bible en français courant).

D'autre part, Jésus oppose bien dans ce passage essentiel la résurrection (*anastasis*), et la résurrection des morts (*anastasis nekrôn*). La première est possible il me semble dès maintenant : c'est l'annulation des séparations, des différences dont celle entre l'homme et la femme, l'« angélisation » pourrait-on dire de l'être. On comparera là-dessus aussi Lc 20/36 : « semblables aux anges ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection ». Remarquable est cette expression : « fils de la résurrection » (*tês anastaseôs uiioi*). La résurrection donne la vie (véritable), elle ne la rend pas (ne se contente pas de la restituer, à l'identique).

Et quant à la seconde, elle est garantie, comme toujours, sur une parole, sur ce que dit l'Écriture : « Moi, je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob » (Ex 3/6). Deux solutions alors : ou bien Dieu dit cela parce qu'Abraham, Isaac et Jacob sont effectivement vivants (vision factuelle, « réa-

liste ») ; ou bien ils ne sont vivants que parce que Dieu le dit (vision symbolique). Je penche personnellement pour la seconde : ils sont vivants dans la Parole, ils reçoivent vie de la Parole et du crédit qu'on lui donne. Ils existent au fond de notre cœur quand on pense à eux, ils tirent leur vie du souvenir qu'on en a. Le vrai tombeau des morts c'est le cœur des vivants. Ainsi le « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants » de Mt rejoint le « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » de Lc. C'est une question ontologique. Comme on dit que si Dieu est réellement parfait, il existe, on peut dire que si la Vie réellement est en nous à l'état d'aspiration, alors elle existe, et elle n'a rien à faire avec la mort. – sur la mort physique elle-même, n'oubliez pas aussi le fameux : « Laissez les morts enterrer les morts » (Lc 9/60).

La version de Luc de ce passage est encore plus explicite, puisqu'on nous dit que c'est Moïse lui-même, qui, faisant parler le Seigneur, fonde dans sa parole même (humaine) la « résurrection des morts ». La résurrection n'est même pas un dogme enseigné par Dieu. C'est Moïse qui a expliqué la chose lors de l'épisode du « Buisson ardent », par sa façon de faire parler Dieu, par sa façon de dire. On passe du plus objectif « lire ce que Dieu a dit... » de Mt, au plus subjectif écouter « ce que Moïse a dit, et a montré par là... ». C'est une sorte de « focalisation interne », ou alors de mise en abîme (« Moïse a dit que Dieu a dit, etc. »). La résurrection alors ne se fonde plus que sur du langage, elle n'est qu'une façon de parler :

Lc 20/37-38 Que les morts ressuscitent, c'est ce que Moïse a signalé (*emènusén* ; variante : a rendu évident, *édèlôsen*) à propos du buisson, quand il appelle (*legei*) le Seigneur le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants ; car pour lui tous sont vivants.

Jésus est un « symbolo-fidéiste » avant la lettre. Cela est, puisque cela s'atteste dans le Langage. Et le dernier membre de phrase : « car pour lui [Dieu] tous sont vivants », avec son présent (*zôsin*) montre que la perspective de la résurrection n'est pas projetée dans le futur, mais comme j'ai dit présente et éternitaire à la fois. Il y a une totale coextensivité des temps. Tous les hommes, passés, présents, à venir, sont vivants aux yeux de Dieu, maintenant et à jamais.

... J'ajoute que la résurrection des morts ou d'entre les morts peut être vue comme un processus magique qui n'est toujours qu'un « pis-aller », et ne saurait en aucun cas dispenser de faire la loi de Dieu. L'essentiel est d'écouter la voix de Dieu et la mettre en pratique, selon l'« orthopraxie » juive traditionnelle (le « bien agir »). Pour le reste, selon l'optique juive traditionnelle, on peut penser ce qu'on veut : il n'y a pas d'« orthodoxie » dans le judaïsme. À ceux qui veulent croire par le miracle de la résurrection des morts, et uniquement par celui-là, il faut répondre ce que dit Abraham au riche qui souffre en Enfer et qui demande pour ses frères encore vivants la résurrection et l'intercession du pauvre Lazare :

Luc 16/19-31 Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui chaque jour menait joyeuse et brillante vie. Un pauvre couvert d'ulcères, du nom de

Lazare, était couché à son portail ; il aurait désiré se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; même les chiens venaient lécher ses ulcères. Le pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche aussi mourut et fut enseveli. Dans le séjour des morts, il leva les yeux ; et, en proie aux tourments, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Il s'écria : Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue ; car je souffre dans cette flamme. Abraham répondit : (Mon) enfant, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie et que de même Lazare a eu les maux, maintenant il est ici consolé, et toi, tu souffres. En plus de tout cela entre nous et vous se trouve un grand abîme afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne puissent le faire, et qu'on ne parvienne pas non plus de là vers nous. Le riche dit : Je te demande donc, père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères. Qu'il leur apporte son témoignage, afin qu'ils ne viennent pas aussi dans ce lieu de tourment. Abraham répondit : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Et il dit : Non, père Abraham mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils se repentiront. Et Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader, même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts.

III / Une résurrection symbolique ou spirituelle

Je me bornerai ici, m'apercevant que le temps me manque et voulant laisser le temps à la discussion, à esquisser quelques pistes. J'évoquerai d'abord l'histoire de Jonas, où la doxa chrétienne voit la préfiguration de la résurrection physique de Jésus : « Une génération méchante et adultère demande un miracle (*litt.* : un signe) ; il ne lui sera donné d'autre miracle que celui de Jonas. » (Mt 16/4) Mais cette histoire est en réalité, il me semble, celle d'une résurrection spirituelle manquée : Jonas m'apparaît comme un psychorigide souffrant et dépressif, n'admettant pas le pardon de Dieu aux Ninivites, qu'il voudrait bien voir condamner. – Voyez ici mes articles : [Fascisme et désir de mort](#), et : [Genèse d'un fasciste](#).

En regard de cette histoire, il y en a une autre qui témoigne d'une résurrection, d'un redressement ou d'une résilience spirituels réussis : c'est celle de l'Enfant prodigue en Lc 15/11-32. Je reproduis simplement ici un extrait du chapitre 3 (« La Source et le Centre ») de mon ouvrage [La Source intérieure](#), qui développe en ce sens cette parabole. Je suis volontairement le texte de la Vulgate, le latin inspirant plus le français que le grec :

« Ayant fait retour sur lui-même », ou « Étant revenu à soi » (*In se autem reversus*), il dit : 'Je me dresserai (*Surgam*, d'où résurrection), et j'irai vers mon Père, et lui dirai, etc.' ». Lequel Père lui ouvre les bras, et dit enfin, par reconnaissance du changement : « Mon fils était mort et il a revécu (*mortuus erat et revixit*), il avait péri (au sens de s'était éloigné, avait fait fausse route : *per-ierat*), et il a été retrouvé (*inventus est* ; pourquoi pas : 'il s'est retrouvé' ?) » (p.35)

Quant à la re-naissance, il faut la voir comme un redressement spirituel. In dit qu'il faut « naître à nouveau ». De là vient notre prénom Re-né (*Re-natus* : né une nouvelle fois). Ce n'est pas parce que certains charismatiques *Born again*

états-uniens ont discrédité cette attitude qu'il faut la condamner. Ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain...

C'est symboliquement il me semble qu'il faut prendre la phrase connue : « Si le grain ne meurt, il ne porte pas de fruit » (Jn 12/24). Si on la prend littéralement, on peut aboutir à l'éloge du martyr, et pourquoi pas au terrorisme des « fous de Dieu » ? Goethe a dit de même : « Meurs et deviens ». Cette posture est très souvent méditée en franc-maçonnerie.

Que vaut-il donc mieux : être ébloui par le miracle ou éclairé par le symbole ?

Remarquez que l'idée d'une vie future permet de faire bon marché de tous les échecs et frustrations dans cette vie-ci : il faut faire *une croix dessus*.

Le problème n'est pas qu'il y ait une vie après la mort, mais une vie avant la mort. Ne soyons pas dès ici-bas des morts-vivants, comme je l'ai dit dans le dernier chapitre de ma *Source intérieure*, ainsi que dans deux *Lettres à une chrétienne* que j'ai imaginées : [Lettre 1](#), et [Lettre 2](#).

Que la vie éternelle soit non pas une promesse pour l'au-delà mais une réalité accessible dès ici-bas, on le voit bien dans le passage suivant :

Jn 5/24 : En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a (*ekhei*) la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé (*metabebèken*) de la mort à la vie.

On ne saurait mieux dire. Et il n'y a aucune variante sur ce passage.
Je vous remercie.

© Michel Théron – 2010